**Translation S5-S6 2020-2021**

**G. de Rincquesen**

***This programme is liable to change – check your email!***

La piscine  
Le parcours du combattant

A ma mère  
Nathan

Cambriolage inhabituel

Le chien

Noël en famille  
Perdu dans ses pensées

Curé de choc

Le ski dans toute sa gloire

Elizabeth la rebelle

Repas de famille

L’homme qui aimait les loups

Lazare est revenu

Scène de ménage

Fin de week-end

**Homework and assessment :**Attendance in class is **compulsory**. You’re expected to **prepare each text** from the list above as follows:  
- upload your preliminary remarks + translation online in the appropriate section. Remember to use your spell-checker!!!

- bring this preparation work for **each** class (printed, or on your computer – **not** on your phone…)

- upload your **correction work** (see example online) in the appropriate section when we have finished the text.

- There will be **mini-quizzes** on the work done in class. You will not be told when in advance.

- There will be **a test** on November 06th, 2020 for semester 5, and one on March 12th, 2021 for semester 6.

- There will be a **final exam** in January for semester 5, and one in May for semester 6.  
If you’re absent for a test, you will get ABI (= absence injustifiée) or ABJ (absence justifiée), which will both turn into a zero. You will have **resit exams** in June if you’ve been absent.

*Continuous assessment counts for 50% of your total mark for the class.*

**La piscine**

— On les retrouve à l’intérieur, t’es sûre ? Je ne louperais ça pour rien au monde. Un après-midi à la piscine du Ritz, le comble ! soupira Hortense en s’étirant dans la voiture. Je ne sais pas pourquoi, dès que je quitte Courbevoie, dès que je passe le pont, je me sens revivre. Je hais la banlieue. Dis, maman, pourquoi on est venus vivre en banlieue ?

Joséphine, au volant de sa voiture, ne répondit pas. Elle cherchait une place pour se garer. Ce samedi après-midi, Iris leur avait donné rendez-vous dans son club au bord de la piscine. Ça te fera du bien, tu m’as l’air sous pression, ma pauvre Jo… et depuis trente minutes elle tournait, tournait en rond. Trouver une place dans ce quartier n’était pas chose aisée. C’était l’époque des courses de Noël ; les trottoirs étaient encombrés de personnes portant de lourds paquets. Elles se frayaient un chemin en les tendant comme des boucliers, puis soudain, sans crier gare, débordaient sur la chaussée. Il fallait klaxonner pour ne pas les écraser.

– Là, maman, là !

– Non, c’est interdit et je ne tiens pas à avoir une contravention !

– Oh maman ! T’es rabat-joy ! » C’était leur nouvelle expression : rabat-joy ! Elles l’employaient à tout bout de champ.

Katherine PANCOL, *Les yeux jaunes du crocodile*, 2006

**Le parcours du combattant**

Sérénac a garé sa moto, une Tiger Triumph T100, entre deux pots de fleurs monumentaux, après avoir vérifie à la lueur des phares le nom de son adjoint sur la boite aux lettres. C’est ensuite que l’affaire s’est compliquée : pas de sonnette, pas de lumière, juste une allée en gravier et l’ombre de la bâtisse, cinquante mètres devant. Alors, il avance au petit bonheur…

— Bordel !

Sérénac a hurlé dans la nuit. Son genou vient de heurter un mur de brique. Moins d’un mètre de hauteur, juste devant lui. Sa main découvre à tâtons des pierres froides, une grille de fer, de la poussière sombre. Au moment où il comprend qu’il s’est cogné à un barbecue, une lumière scintille au loin, puis, l’instant d’après, une immense véranda s’éclaire. Au moins, son cri aura ameuté le voisinage. La silhouette de Silvio Bénavides apparait devant la porte de verre dans la timide pénombre qui enveloppe le jardin.

— C’est tout droit, patron, suivez le gravier, faites juste attention aux barbecues.

— OK, OK, grommela Sérénac, tout en pensant que le conseil vient un peu tard.

Il marche sur le gravier sombre en faisant à nouveau confiance à ses oreilles, ses pieds et aux indications de son adjoint. Moins de trois mètres plus loin, sa jambe heurte de plein fouet un autre mur. L’inspecteur, plié en deux, plonge en avant alors que ses coudes heurtent avec violence une sorte de cube de fer. Sérénac hurle une nouvelle fois de douleur.

— Ca va patron ? s’inquiète la voix confuse de Sylvio. Je vous avais bien dit de faire attention aux barbecues…

— Putain, grogne Sérénac en se redressant. Comment je pouvais savoir que c’était au pluriel ? T’en as combien, comme ça, des barbecues ? T’en fais collection ou quoi ?

— Dix-sept ! répond fièrement Sylvio. Vous avez deviné, je les collectionne. Avec mon père.

L’obscurité dissimule aux yeux de Sylvio la réaction stupéfaite de son patron. Lorsqu’il parvient à la véranda, il peste encore :

— Tu te fous de ma gueule, Sylvio ?

— Pourquoi ?

— Tu veux vraiment me faire croire que tu collectionnes les barbecues ?

— Je ne vois pas où est le problème. Vous verriez, de jour. On doit même être quelques milliers de fugicarnophiles dans le monde…

Laurenç Sérénac se baisse et masse son genou.

— Fugi-machin-truc, ça signifie « collectionneur de barbecues », je suppose ?

— Ouais ! Enfin, je ne suis pas certain que ce soit dans le dictionnaire. A mon niveau, je ne suis qu’un amateur, mais pour vous dire, il y a un type en Argentine qui possède près de trois cents barbecues, en provenance de cent quarante-trois pays dans le monde, dont le plus vieux remonte à 1200 avant Jésus-Christ.

Sérénac frotte maintenant ses coudes douloureux.

— Tu me fais marcher ou t’es sérieux ?

Michel Bussi, *Nympheas noirs*

Presses de la Cite, 2010

**Ma mère**

Elle était une mère commerçante, c'est-à­-dire qu'elle appartenait d'abord aux clients qui nous « faisaient vivre ». Il était défendu de la déranger quand elle servait (attentes derrière la porte séparant la boutique de la cuisine, pour avoir du fil à broder, la permission d'aller jouer, etc.). Si elle entendait trop de bruit, elle surgissait, donnait des claques sans un mot et repartait servir. Très tôt, elle m'a associée au respect des règles à observer vis-à-vis des clients – dire bonjour d'une voix claire, ne pas manger, ne pas se disputer devant eux, ne critiquer personne – ainsi qu'à la méfiance qu'ils devaient inspirer, ne jamais croire ce qu'ils racontent, les surveiller discrètement quand ils sons seuls dans le magasin. Elle avait deux visages, l'un pour la clientèle, l'autre pour nous. Au coup de sonnette, elle entrait en scène, souriante, la voix patience pour des questions rituelles sur la santé, les enfants, le jardin. Revenue dans la cuisine, le sourire s'effaçait, elle restait un moment sans parler, épuisée par un rôle où s'unissaient la jubilation et l'amertume de déployer tans d'efforts pour des gens qu'elle soupçonnait d'être prêts a la quitter s'ils « trouvaient moins cher ailleurs ».

Annie Ernaux. *Une femme*

Gallimard, 1987, pp.52-53

**Nathan**

Comme tous les matins, Nathan Del Amico fut réveillé par deux sonneries simultanées. Il programmait toujours deux réveils : l’un branché sur le secteur, l’autre fonctionnant à piles. Mallory trouvait ça ridicule.

Après avoir avalé la moitié d’un bol de corn-flakes, mis la main sur un survêtement et une paire de Reebok usagées, il sortit pour son footing quotidien.

Le miroir de l’ascenseur lui renvoya le reflet d’un homme encore jeune, au physique agréable mais au visage fatigué.

*Tu aurais bien besoin de vacances, mon petit Nathan*, pensa-t-il en observant de plus près les fines ombres bleutées qui s’étaient logées sous son regard pendant la nuit.

Il remonta la fermeture Éclair de sa veste jusqu’au col puis enfila des gants fourrés et un bonnet de laine à l’effigie des *Yankees*.

Nathan habitait au 23e étage du San Remo Building, l’un des luxueux immeubles de l’Upper West Side, qui donnait directement sur Central Park West. Dès qu’il mit le nez dehors, une buée blanche et froide échappa de ses lèvres. Il faisait encore presque nuit et les immeubles résidentiels qui bordaient la rue commençaient à peine à émerger de la brume. La veille, la météo avait annoncé de la neige mais il n’était encore rien tombé.

Il remonta la rue à petites foulées. Partout, les illuminations de Noël et les couronnes de houx accrochées aux entrées donnaient un air de fête au quartier. Nathan passa devant le musée d’histoire naturelle et, au terme d’une course d’une centaine de mètres, pénétra dans Central Park.

*Et après*

Guillaume Musso, 2004

**Cambriolage inhabituel**

Les cambrioleurs professionnels font preuve, on le sait, d’une grande imagination. Et certains d’entre eux semblent penser, tout comme le commun des mortels, que les sciences sont un réel progrès pour l’humanité d’autant plus quand elles servent leurs intérêts. En tout cas Julio César de Moraes, un jeune homme brésilien, en était convaincu. Ce « casseur » de bijouteries de luxe en avait assez de pratiquer son métier à la force de ses poignets et de ses reins puisque, afin de dérober colliers, bagues et pierres précieuses, il escaladait bien souvent les murs et les toits pour pénétrer dans les plus grandes joailleries des capitales internationales. Alors, Julio de Moraes décida de se reconvertir dans le vol de diamants. Pour ce faire, il fit appel aux progrès de la médecine et tout particulièrement à ceux de la micro-chirurgie.

Lorsque Julio de Moraes fut arrêté en flagrant délit à Bangkok, les policiers thaïlandais n’en crurent pas leurs yeux. L’homme avait son bras droit transformé en aspirateur ! Un tube, assez fin, était greffé dans sa chair dont l’une des extrémités dépassait, très discrètement, au bout de son petit doigt tandis que l’autre sortait du dessous de son aisselle et s’ouvrait sur une poche en plastique. Un système équipé d’une pompe qui s’actionnait par un mouvement de poignet. Ainsi, depuis des mois, Julio de Moraes éclusait les grandes bijouteries. Il se faisait présenter des lots de diamants et, tandis qu’un complice détournait l’attention du vendeur, il posait sur les pierres précieuses son petit doigt qui, sur un coup de poignet, avalait, par le tube magique, les diamants.

Les enquêteurs estimèrent que chaque « aspiration » de Julio César de Moraes lui rapportait environ douze mille dollars.

Eric YUNG

*Du Cambriolage considéré comme l’un des beaux-arts*, 2001

**Le chien**

Je ne suis pas un spécialiste des chiens. Juste un ami. Un peu chien moi-même, peut-être. Je suis né le même jour que mon premier chien. Puis nous avons grandi ensemble. Mais il a vieilli avant moi. A onze ans, c’était un vieillard plein de rhumatismes et d’expérience. Moi, j’étais encore un chien fou. Il mourut. J’ai pleuré. Beaucoup.

Il s’appelait Pec. C’était une sorte de cocker gold (du temps où les cockers ne fréquentaient pas les salons), costaud, fugueur, menteur, bagarreur, un rien voleur, grognon, indépendant, pas le genre à se laisser se marcher sur les pattes. Mais, dans la rue, il savait attendre que le feu passe au rouge. Et, comme oreiller, je n’ai jamais rien trouvé de mieux. Ni comme confident. Il lisait mes humeurs sur mon visage, et un froncement de babines, par-ci par-là m’avait appris à respecter les siennes. Il n’aimait pas qu’on le dérange à l’heure de la soupe et je n’acceptais pas qu’il pose son museau sur mes *Tintin* à l’heure de la lecture. Il le savait, je le savais. Nous nous entendions bien. Il savait aussi que l’école et moi ne faisions pas bon ménage, et je voyais bien, moi, que certaines règles de la vie familiale lui pesaient. Nous nous consolâmes, l’un avec l’autre, très souvent.

Aujourd’hui, plus de vingt ans après, je passe mes vacances avec Louke. Louke, c’est autre chose. A l’âge de quatre mois, ce berger de Beauce a décidé de ne plus vieillir. Et, depuis six ans, malgré ses quarante kilos, ses épaules de lutteur et ses crocs de boucher dans sa gueule noir et feu, Louke a toujours quatre mois d’âge mental.

— Ce chien est complètement idiot, dit ma mère.

Daniel PENNAC, *Postface à Cabot-Caboche*, 1982

**Noël en famille**

Chaque fois que revenait Noël, j'avais dans la bouche un goût âcre. C'est sans entrain que je me laissais conduire devant un sapin ou un autre...

Il fallut que mon père perde sa seconde femme pour que j'apprenne de sa bouche les raisons de mon amertume.

C'est un soir de Noël que Papa nous a quittées, nous ses enfants, laissant derrière lui son foyer. Sans rien nous dire, comme on faisait en ce temps-là.

"J'ai voulu passer avec vous cette dernière journée de Noël puis j'ai attendu que vous soyez couchées et j'ai pris ma valise, elle n'était pas lourde, je n'emportais que le strict nécessaire. Il était trop tard pour rentrer chez mon père, je suis allé terminer ma nuit à l'hôtel. Je me rappelle qu'il faisait bien froid... "

J'ai des souvenirs d'une époque plus précoce, mais j'ai tout oublié de ce Noël-là. Pourtant, le lendemain, parmi les jouets neufs, pour moi aussi il dû faire froid.

Quand je rencontre Bernard pour la première fois, j'ai envie de fêter Noël avec faste ! Plus étrange encore, avec mon père et ma mère enfin réunis ! Ils sont tous les deux vivants et mon père depuis qu'il est veuf, est libre de rencontrer à nouveau ma mère. Dans mon ancien appartement - celui de Bernard est trop vétuste - je prépare une très grande table pour y asseoir tous les membres de ma famille, plus Bernard et Ignace. (Je ne connais pas encore Nunu.)

Grâce à l'amour que Bernard me porte, je peux réparer la pire blessure de mon enfance - la perte de mon père - et vivre à nouveau un Noël en famille... Sur les photos, que j'ai prises en grand nombre pour m'assurer que ce que je vivais là était bien vrai, je perçois toutefois une ombre sur le visage de Bernard. Il participe à "mon" Noël, non au sien.

Madeleine Chapnal

*La maison de jade, 1986*

**Perdu dans ses pensées**

Il ne cherchait plus à se raccrocher. Personne ne pouvait plus rien pour lui. Il regardait comme sans le voir un cinéma dont l'enseigne s'éteignait et qui allait lui donner sa dernière chance. Petit à petit, en effet, l'image qu'il fixait prenait un sens, évoquait un souvenir. Il y avait très longtemps, plus de vingt ans, il était venu avec Christine dans ce cinéma et il se souvenait du film qu'on projetait, de la place qu'ils occupaient dans la salle.

Cela se précisait toujours davantage, il revoyait le temps qu'il faisait quand i1s étaient sortis, la couleur du ciel, car c'était l'été, en matinée, et ils  
étaient allés ensuite dîner chez - Graff, une brasserie de la place Blanche, à côté du Moulin-Rouge. Au prix d'un léger effort, il aurait été capable de retrouver l'année, le mois, peut-être le jour.

Le cinéma se trouvait au coin de la rue Caulaincourt. Longtemps après, à une autre période de sa vie, il était passé devant elle avec sa fille Eliane, qu'il conduisait chez un ancien camarade nommé Barnacle.

C'était dommage de n'avoir personne à son côté à cet instant pour témoigner de sa lucidité, de l'agilité de son esprit. Sa mémoire fonctionnait avec une précision photographique.

Il avait d'abord connu Barnacle à la Faculté puis, pendant un an, à l'hôpital Sainte-Anne, où ils suivaient les mêmes cours. C'était le plus laid des étudiants. Il faisait penser à un gnome, à un des sept nains par exemple, la tête beaucoup trop grosse, les cheveux roux en broussaille, le visage aussi mou que du caoutchouc. Des verres épais donnaient l'impression qu'il avait des yeux de bovin alors qu'ils étaient d'une taille ordinaire et que c'étaient les lunettes qui les grossissaient.

Il était mal soigné, presque sale, se rongeait les ongles, et pourtant il avait toujours une fille dans sa chambre d'étudiant, pour un mois ou pour six, qu'il renouvelait à son gré et qui raccommodait ses chaussettes.

Il fascinait Chabot. Tous les deux vivaient un peu en marge des autres et cela les avait rappro­chés.

G. Simenon

*L'ours en peluche*, 1960

**Un curé de choc**

Marie se précipita sur les marches aussi vite que son arthrose et ses cors aux pieds le lui permettaient, poussa la porte dont la serrure gémit puis, immobilisée par la scène, laissa les flots de musique l'entourer tel un parfum capiteux, la frôler, la cares­ser, la pénétrer.

Un jeune prêtre jouait de l'harmonium.

Il était d'une beauté pure et indécente. Seul dans la nef, la peau aussi pâle que s'il se fût poudré, les lèvres dessinées en forme de baiser, il rayonnait, encadré par une lumière d'or qui coulait, complice, du vitrail jusqu'à ses épaules. Mieux éclairé que l'autel, plus attirant que le Christ en croix, source des sons subtils qui montaient en volute jusqu'aux voûtes, il était devenu le centre de l'église. Fascinée par ses mains blanches qui caressaient les touches, elle le contempla avec l'émotion qu'on éprouve devant une apparition jusqu'à ce qu'au-dehors la pétarade d'une mobylette détournât leur attention vers l'entrée.

Découvrant la présence d'une visiteuse, le prêtre s'interrompit et se leva pour la saluer.

Marie Maurestier manqua défaillir. Mince, incroyablement long, d'une virilité adolescente, il s'éclaira en la regardant, tel un amant qui retrouve sa maîtresse. C'est tout juste s'il n'ouvrit pas les bras pour l'accueillir.

— Bonjour ma fille. Je suis très heureux d'être affecté ici, à Saint-Sorlin. Je sors du monastère, ce sera ma première paroisse. Ne suis-je pas chanceux de débarquer dans un aussi joli village ?

Troublée par le velours sombre et riche de sa voix, Marie bafouilla que c'était la commune qui devait se réjouir.

Il s'approcha, vif.

— Je suis l'abbé Gabriel.

Elle frissonna. Un nom d'ange qui contrastait avec son timbre grave.

— A qui ai-je l'honneur? demanda-t-il, étonné quelle ne se présentât pas.

— Marie…

Elle hésitait à révéler son patronyme. Elle avait peur que son nom, qui avait ponctué tant de pages de la rubrique criminielle, endeuille ce visage, souille ce sourire d'enfant. Néanmoins, elle se risqua.

— Marie Maurestier.

Eric Emmanuel Schmidt

"L'empoisonneuse"

*Concerto à la mémoire d'un ange*, 2010

**Le ski dans toute sa gloire**

Si je n’ai jusqu’ici, dans ma vie, jamais rien fait d’une façon suivie, je crois bien qu’il faut en accuser le ski. Aussitôt l’hiver venu, le souvenir de skis lancés sur la neige fraîche me remplissait d’un désir si lancinant que, où que je fusse – à Berlin, à Paris, ou même à bord de la *Perlette* –, j’interrompais ce que je faisais, ou je cessais de me tracasser au sujet de ce que j’aurais dû faire et je filais vers les hauteurs.

Tous les dimanches, à Genève, je me levais à quatre heures du matin pour attraper le train spécial, réservé aux skieurs. Comment ne pas s’évader des plaines quand on sait qu’au-dessus du brouillard tenace un radieux soleil attend ses adorateurs ?

Je partais même les dimanches où je devais être en scène le soir (je faisais partie d’un studio d’art dramatique). Tout alla bien jusqu’au jour où le train du soir eut près d’une heure de retard ! Je bondis hors de mon taxi, je me précipite à travers les coulisses du théâtre en tenue de ski, je me barbouille d’un peu de maquillage, je ‘habille en un clin d’œil et j’entre en scène, n’ayant eu que quelques vingt secondes pour reprendre mes esprits ! Je trouvais le plus grand charme à cette journée, riche en contrastes, mais il n’en fut pas de même du régisseur ! Il était sur le point d’avoir une attaque à la pensée qu’un accident avait pu m’arriver, et finalement, il me mit en demeure de choisir une fois pour toutes entre mes planches de hickory et les planches de la scène : existe-t-il au monde où l’on n’a jamais rien à sacrifier, où l’on peut suivre à la fois tous ses penchants ?

Ella Maillart, *Croisières et caravanes*. 1951.

**Elisabeth, la rebelle, mène la vie dure au fisc britannique**

LONDRES

*de notre correspondant*

Elisabeth Winkfield, 83 ans, ira-t-elle en prison ? Cela ne semble guère effrayer cette vieille dame anglaise très obstinée. Elle doit 99 livres sterling (147 euros), qu'elle n'a pas la moindre intention de payer, au conseil du district où elle vit modestement dans le sud-ouest de l'Angleterre. Cette somme correspond à l'augmentation de 18%, en 2004, de l'impôt local auquel elle est assujettie.

La contribuable rebelle s'est contentée d'acquitter une modeste hausse, conforme à l'inflation (2,5%). Mais pas un penny de plus ! Elle en fait une question de principe : *«Même si j'étais millionnaire, je ne paierais pas. Plutôt mourir. La prison ? Je n'aime pas trop, mais si c'est inévitable, tant pis* !» Millionnaire, elle est loin de l'être. Sa retraite est de 312 livres par mois (464 euros) et son impôt local annuel engloutit deux mois et demi de sa pension. Elle habite un petit pavillon en bois dans le village balnéaire de Westward Ho et mange les légumes de son jardin.

Elisabeth Winkfield a comparu, jeudi 19 février, devant le juge de Barnstaple, pour lui confirmer son insoumission. Vêtue de son tailleur fait maison, et coiffée d'un chapeau acheté dans une vente de charité, elle a répété son refus de *«s'excuser». «Je veux que le pays sache ce qui se passe»,* a-t-elle dit. Devant le tribunal, des dizaines de manifestants étaient venus l'encourager.

L'indocile Elisabeth est vite devenue une héroïne politique car sa cause attire l'attention sur deux des principales sources de mécontentement des Britanniques : la hausse draconienne, presque partout, de l'impôt local et la faiblesse des pensions versées à une grande partie des 11 millions de retraités. Dans le Devon, où le climat, plus agréable qu'ailleurs, attire de nombreuses personnes âgées, une révolte des retraités a surgi [...] Dans l'immédiat Élisabeth Winkfield attend l'éventuelle visite des huissiers, à qui elle n'ouvrira pas sa porte : *«De toute façon, ils ne trouveraient pas grand-chose de valeur chez moi. »*

Jean-Pierre Langellier

*Le Monde,* 23/02/ 2004

**Repas de famille**

Lorraine tendit à son père une assiette de poisson froid.

— C’est bon pour tes artères. Tu devrais arrêter la nourriture grasse. Enfin… tu le sais mieux que personne.

L’homme n’aurait pas eu l’air si vieux s’il n’avait pas été malade.

— Qu’est-ce qui te dit que j’ai envie de m’économiser ? Imagine que j’arrête de boire, de fumer, de manger ce qui me fait plaisir. Qu’est-ce qui me restera ?

— Nous, répondit Lorraine. Mais ce n’est peut-être pas assez.

Gaspard se mit à rire très fort. Un rire étrange, placé haut, semblable à celui d’une grande bourgeoise qui pouffe en réprimant aussitôt son élan pour reprendre un visage lisse.

Son grand-père le regarda puis il baissa les yeux sur son assiette, attristé. La télé couvrait les bruits de fourchettes et les silences. Raison pour laquelle Lorraine l’allumait quand son père venait dîner. Elle se demanda s’il en aurait encore longtemps la force. La perspective d’une issue fatale la réjouit furtivement, sentiment aussitôt contrarié par la honte.

Le vieil homme tendit son verre à son petit-fils.

— Donne-moi de l’eau.

L’adolescent se saisit de la bouteille en plastique et versa un peu d’eau au fond du verre avant de le rendre à son grand-père, qui, même s’il savait, resta médusé. Il fixa longuement son petit-fils, assis droit sur sa chaise sans le moindre signe de relâchement ou de nonchalance propre à sa génération. Sa nuque raide semblait pivoter mécaniquement. Lorraine regardait son père regarder son fils. Elle imaginait ce qu’il pensait. Son père, bien qu’ancien médecin, n’était pas capable de penser différemment.

*L'emprise*

Marc Dugain, 2014

**L'homme qui aimait les loups**

Le commissaire Jean-Baptiste Adamsberg versa les pâtes dans la passoire, égoutta distraitement, fit passer le tout dans son assiette, fromage, tomate, ça irait comme ça pour ce soir. Il était rentré tard, suite à l'interrogatoire d'un jeune crétin qui s'était éternisé jusqu'à onze heures. Car Adams­berg était lent, il n'aimait pas brusquer les choses et les gens, tout crétins fussent-ils. Et avant toute chose, il n'aimait pas se brusquer lui-même. La télévision était allumée en sourdine, guerres, guerres et guerres. Il fouilla avec fracas dans le désordre du tiroir à couverts, trouva une fourchette, et se planta debout devant le poste.

'. ... *loups du Mercantour passent une fois de plus à l'attaque dans un canton des Alpes-Maritimes jusqu'ici épargné. On évoque cette fois une bête d'une taille excep­tionnelle. Réalité ou légende ? Sur place...*

Tout doucement, Adamsberg se rapprocha du poste, l'assiette à la main, sur la pointe des pieds, comme pour ne pas effaroucher le commentateur. Un geste de trop et ce type s'enfuirait de la télé, sans finir la formidable histoire de loups qu'il venait de commencer. II monta le son, se recula. Adamsberg aimait les loups, comme on aime ses cauche­mars. Toute son enfance pyrénéenne avait été enveloppée des voix des vieux qui racontaient l'épopée des derniers loups de France. Et quand il parcourait la montagne à la nuit, à neuf ans, quand son père l'envoyait dans les chemins ramasser de l'allume-feu, sans discussion, il croyait voir leurs yeux jaunes le suivre tout au long des sentiers. *Comme des tisons, mon gars, comme des tisons ça fait, les yeux du loup, la nuit.*

Et aujourd'hui, quand il revenait là-bas, dans sa mon­tagne, il reprenait les mêmes chemins, à la nuit. Comme quoi c'est désespérant, l'être humain, ça s'attache à ce qu'il a de pire.

Fred Vargas

*L'homme à l'envers*, 1999

**Lazare est revenu**

Elle gara le landau dans le hall de l'immeuble, puis, une fois qu'ils furent entrés dans le petit appartement, elle prit place sur le lit pour donner le sein à Titi. Lazare ne la regardait pas. Il était resté dans l’autre pièce. Rosieentendit le craquement de l'osier lorsque Lazare se laissa tomber lourdement dans l'un des fauteuils. Il lui cria quelque chose. Mais la fenêtre de la chambre était ouverte et le bruit de la circulation juste au-delà des barreaux l'empêcha de comprendre. Parfois l'enfant tressautait dans ses bras, effrayé par une pétarade, un grincement, un coup de klaxon. Rosie se leva et, tout en continuant de faire boire Titi pressé contre elle, d'une main ferma la fenêtre. Puis elle se rassit doucement et attendit.

– Qui habitait là ? demandait Lazare. Ce n'est pas toi, tout ce bric-à-brac ?

– Un ami de Max. Je ne le connais pas.

– Toutes ces babioles pseudo-militaires. Quel foutoir ! Tu n'as pas eu envie d'enlever tout ça ?

– L'ami revient bientôt, dit calmement Rosie.

– Et Max qui a payé le landau et tout ce qu'il faut t'a collée ici, avec le gosse, s'exclama Lazare, dans cet affreux rez-de-chaussée rempli de breloques de guerre. Non, mais, Rosie, quel foutoir ! Quel foutu minable petit logement !

– Je dois le quitter. L'autre revient. Je ne le connais pas.

– Où vas-tu aller ?

– Max s'en occupe, dit-elle, sachant que c'était faux, mais ostensiblement calme et distante.

Sa joie était pourtant là encore, son soulagement, presque sa gratitude. Son frère Lazare était revenu et, quelque fût son aspect, c'était son frère, Lazare, et il était revenu.

(…)

Lazare parut soudain extrêmement fatigué. Il avait sur les joues un peu de barbe sale, dispersée. Il s'assit sur le lit, près de Rosie, et ferma les yeux. Elle s'efforçait de ne pas respirer l'odeur d'urine que dégageaient de ses vêtements dès qu'il bougeait. C'était son frère Lazare. Il puait insupportablement. Elle se rapprocha de lui, l'entoura de son bras. Lazare était revenu, se disait-elle. C'était un fait que rien ne pouvait modifier ni altérer, pas même la honte qu'elle aurait de lui inévitablement, plus tard, quand la joie serait retombée et qu'elle ne pourrait plus feindre qu'il était sans importance d'avoir retrouvé un frère Lazare qui sentait la pisse et qui ne s'était ni lavé ni changé depuis un an. Elle savait, tout en l'étreignant, qu'elle aurait honte de lui. Mais elle savait qu'il resterait Lazare au cœur même de la honte qu'elle ne pourrait manquer d'éprouver, son frère Lazare qui était revenu.

Marie Ndiaye,

*Rosie Carpe*, 2001

**Scène de ménage**

— Fais attention, mon chéri, le feu là-bas, va passer au rouge.

— Je le vois bien, quand même ! Tu me prends pour un idiot.

Serge, pour arrêter la voiture, n’eut à freiner qu’en souplesse : preuve, s’il en était besoin, que le feu rouge ne l’avait nullement surpris. Toujours la même histoire ! Trois fois sur quatre, n’importe quel témoin objectif le reconnaîtrait, quand Lucie et lui étaient en désaccord, c’est lui qui avait raison.

— Je ne sais pas ce que tu as contre ces gens, reprit Lucie. Elle, je te la passe, c’est un bon gros gendarme sans malice. Mais lui, il a de la personnalité, de la branche, et puis enfin, *last but not least,* il est d’une courtoisie très vieille France, ce qui ne court pas les rues aujourd’hui…

Lucie avait la manie de truffer sa conversation d’expressions anglaises qu’elle prononçait avec un excellent accent. Cela agaçait prodigieusement son mari.

— Tu ne précises pas, fit-il avec une feinte indifférence, qu’il est bel homme.

— Tu es vraiment extraordinaire ! s’écria Lucie irritée. Chaque fois que nous rencontrons un monsieur, tu le classes instantanément bel homme ou pas bel homme. On dirait qu’il n’y a que ça qui compte pour toi dans le monde ! Heureusement que nous, les femmes…

— Oh ! vous, les femmes, si on…

— C’est au vert, mon chéri !

— J’ai vu, je ne suis pas aveugle ! Laisse-moi au moins le temps d’embrayer, il n’y a pas le feu à la maison !

— Dis-moi, mon chéri…

La voiture avait repris de la vitesse.

— Oui ?

— Est-ce que nous ne pourrions pas réussir de temps à autre, dans notre intimité, àéchanger autre chose que des coups d’épingle ?

— Elle est bonne, celle-là ! À qui la faute ?

Furieux, Serge avait appuyé sur l’accélérateur et la DS s’envolait.

— Doucement ! Je ne tiens pas à finir la soirée à l’hôpital, moi !

— Ma chère amie, voilà plus de vingt ans que je conduis, je n’ai jamais eu le moindre accident.

— Sous-entendu : pas comme ta femme, hein ? Ce que tu peux être désagréable quelquefois, mon chéri !

— Moi ? Moi ?

— Ne recommençons pas à nous chamailler. Je te demandais justement de mettre un peu d’huile dans notre conversation.

— Alors n’y verse pas de vinaigre !

— Quelle salade !

Lucie s’était mise à rire. Après une seconde de perplexité, Serge prit le parti de l’imiter, et il se forçait à peine. C’était encore endolori par-dessous. Mais ça passait. Ça passait même vite. Serge posa sa main sur l’épaule de sa femme. Elle tourna la tête vers lui et lui coula un sourire. Ah ! si elle consentait à sourire toujours comme ça, un sourire malicieux, qui caresse, qui promet, qui rappelle des choses, un sourire gentil, quoi, qui aime !

Roger IKOR,

*Frères humains*, Albin Michel, 1969